

C H A P I T R E I V

FOLKLORE

§ 1 — Enseignes curieuses et maisons disparues

Les enseignes ne sont pas toujours peintes sur les devantures des établissements qu'elles désignent, témoin l'histoire suivante.

Un jour, un cafetier de la Place Saint-Denis décida d'ouvrir un petit restaurant. L'aménagement de celui-ci devait être terminé pour le jour de la kermesse, afin de pouvoir bénéficier de la recette lucrative que cette manifestation populaire allait procurer. Hélas ! le restaurant ne fût prêt qu'à demi pour recevoir sa nombreuse clientèle, mais il s'ouvrit cependant. Le fait valut à l'établissement ce surnom « In 't half Gereed »... Je dis surnom puisqu'il était déjà dénommé « Au Duc de Brabant ». Peut-être, un jour, lui reconnaîtra-t-on uniquement l'enseigne folklorique, combien pittoresque, qui l'a popularisé dans le voisinage.

Un autre petit café perdu dans un recoin de la Place Saint-Denis à la forme villageoise si attachante, s'appelait : « In de Schuif af » à cause du dénivellement qui le situe en contrebas de la rue. A côté, il y avait la « Friture forestoise » tenue par Georges Franckx dit « Georges Kat » chez qui bien des familles locales se payaient le samedi, le dimanche ou le lundi, un « complet, moules et frites » ou une autre spécialité de la maison.

Au coin de Place Saint-Denis et de la Chaussée de Neerstalle, se trouvait le Café de la Belle-Vue, précédé d'un jardinet ; bâti en dehors de l'alignement, accessible par un escalier de plusieurs marches, il contribuait à garder à la place son air rustique. Le kiosque à journaux de « Jacques de Gazetteman » délimitait la terrasse de sa palissade bariolée d'illustrés et agrémentée d'une haie et d'un ou deux acacias.

Il existe encore à « la place » le café « Aux Armes de Forest » et celui portant comme enseigne « A la Cour Royale » ; tous deux relativement anciens. A côté de ce dernier, formant le coin, se trouvait jadis la première pharmacie établie à Forest, celle de Mr Léopold Roose, père du pharmacien actuellement installé au n° 61 de la place Saint-Denis.

1 Au coin de la rue J.B. Van Pé et de la Chaussée de Bruxelles, il y avait, voici trente ans, un petit café dénommé « A Saint-Antoine », mais mieux connu quand on disait « Bij de Kozze » (chez le Cousin). Au numéro 2 de la même chaussée, on voyait l'estaminet de Pierre Boes (vraisemblablement un descendant de notre premier « maire », le boulanger Pierre Boes, né à Forest en 1763). Cet estaminet s'appelait « Au Pigeon Voyageur ». Toujours à la chaussée de Bruxelles, au n° 6, se trouvait la « Distillerie du Chapelet » où l'on débitait l'alcool au détail, jusqu'au moment de la loi Vandervelde. Cette enseigne a été inspirée par le voisinage de l'église. Au n° 23, la Cité Van Haelen, nous l'avons dit plus haut, portait le nom de « Schapen Gang ». Au n° 24, il y avait un coiffeur pour dames, chose très rare autrefois. Au n° 43, « Au Pêcheur » se réunissaient les membres d'une vieille société de tir à l'arc au berceau ; ce café s'appelait auparavant « Au Roi d'Espagne ».

On trouve, comme il se doit, le « Café du Chant des Grenouilles » en face de l'impasse du même nom. Nous devons ouvrir ici une parenthèse pour signaler l'embellissement de ce quartier par de jolies pelouses, des parterres fleuris et quelques bancs de repos qui ont remplacé fort heureusement de laides palissades clôturant de tristes terrains vagues. Cette sage initiative est due à Mr Meirsmann, échevin des Travaux publics. Le Café du « Bombardon », précédé de sa terrasse bordée d'un lattis et plantée de gros tilleuls, formait l'angle de la Petite rue de Monaco. Le café « A Barcelone » est aussi assez ancien ; il s'appelait autrefois « A la Cour Royale ».

Au coin de l'avenue Van Volxem et de la chaussée de Bruxelles, se trouve l'ancien « Café Jacquain » connu actuellement sous le nom de « Au Singe » parce que le patron, ex-colonial, a gardé longtemps un singe dans sa maison.

Faut-il citer les cafés du « Ysbak, du Dries, du Bempt » qui rappellent le nom de ces quartiers ?

Au Pont-de-Luttre, il y a un « Café de la Baraque » qui rappelle aux vieux Forestois qu'à l'emplacement de l'actuel « Café du Cygne » se trouvait le baraquement-refuge des ouvriers construisant l'avenue Van Volxem.

Près de la gare de Forest-Midi, place de la Station, on voit un café surmonté de l'enseigne « Café du Champ de Courses ». C'est parce qu'avant la guerre 14-18, s'étendait de l'autre côté du passage à niveau, un hippodrome. Celui-ci provoquait, les jours de courses une telle affluence de voitures, de « fiacres » et de tramways que les habitants de Forest demeurant entre le champ de courses et la ville interdisaient la rue à leurs enfants, de crainte d'accidents. Le café « A la Clef de Sol » est le lieu de réunion et de répétition d'une société de musique. Le café « A la Cloche » où l'on peut voir, nous l'avons dit, quelques peintures murales du Vieux Forest, a une enseigne directement inspirée par le clocher d'en face.

Au bas de l'avenue Marie-Henriette, le « Chalet du Parc » de joyeuse mémoire, a disparu complètement et on y élève actuellement un beau building.

Rue du Cerf, existait autrefois une guinguette, portant comme enseigne « Café des Trois Chandeliers » à cause des nombreuses chandelles qui illuminaient le soir. L'endroit était plus salubre que maintenant et les gens d'alentour venaient s'y amuser et danser.

En descendant la chaussée de Bruxelles, on passait autrefois devant « Het Kuiperken », local de la « Société St-Antoine » et un peu plus loin, à gauche, les jardins aux tonnelles ombragées de la « Nouvelle Salière » ou « t Zoutvat » attiraient la grande foule qui s'y adonnait aux danses champêtres. En face de la « Salière » se trouvait « De Verdoemenisse », le lieu des répouvés, ensemble de misérables taudis que l'Administration a fait disparaître pour raison d'insalubrité.

Et la limite de la promenade dépassait rarement la « Barrière », cabaret tenu par Christus (Grimau). Cette maison avait été construite par l'Administration communale. En effet, en 1827, le 21 mars le Conseil communal décida de construire un four à briques, afin d'élever un nouveau local d'école et estima qu'il serait très avantageux pour la Commune d'édifier en même temps une maison pouvant servir d'habitation pour le receveur des droits, et d'estaminet (1).

Une « Salière » a existé rue Saint-Denis, au débouché de la rue des Anciens Etangs.

Une boutique, qui eut la clientèle de plusieurs générations d'enfants, ne portait aucune enseigne écrite, mais pas un gosse du Centre n'ignorait où se trouvait le « Bollewinkel » : « Chez Rooske » (2). Une maison semblable était connue au quartier du Dries sous la dénomination « Chez Wiske Aronje ».

L'un des cafés situés en face de l'entrée du vieux cimetière, semble avoir inspiré, selon toute vraisemblance, au poète Charles Baudelaire, le poème ci-dessous :

*Un cabaret folâtre
Sur la route de Bruxelles à Uccle. (3)*

*« Vous qui raffolez des squelettes
Et des emblèmes détestés
Pour épicer les voluptés
(Fût-ce de simples omelettes !)
Vieux Pharaon, ô Monselet !
Devant cette enseigne imprévue
J'ai rêvé de vous : A la vue
Du cimetière, Estaminet ».*

A part cela, force nous est de reconnaître que les Forestois n'ont pas eu l'imagination aussi fertile en fait d'enseignes qu'en fait de sobriquets.

Rue de la Station, à côté de l'ancien terrain de football de « La Forestoise », il y avait autrefois une maisonnette, annuellement isolée par les inondations et qui s'appelait « 't Scheurrekastieltje ». Cette construction, partiellement en bois, comportait de nombreux revêtements d'écorces, ce qui explique son surnom « scheurre » étant une corruption de « schors » ou écorce (4). Les « Vaartkapoenen » de Forest y abattaient, à l'automne, à coups de bâtons et de pierres, les succulentes poires et pommes « au vin ».

(1) Notes historiques sur la Commune de Forest — M. VAILLANT.

(2) Maison démolie fin 1953.

(3) Ch. Baudelaire — Les Epaves — Bouffonneries. (Les Fleurs du Mal. Paris — Rombald, 1936. Exposé au salon communal de Forest du 20 sept. au 2 oct. 1952).

(4) De cette version populaire de l'étymologie de ce mot, on peut rapprocher celle-ci : « schorre » = terre submergée lors des crues.

Au croisement de la rue Roosendael et de l'avenue du Domaine, se trouvait, sur un tertre, la maison de « Potferdoemme », dont l'occupante avait l'inoffensive manie de ce petit blasphème. Avec le château du « Wijngaerd » comme fond, c'est encore un bien beau site de Forest, disparu depuis 1932 environ.

La Carte topographique de Bruxelles et Environs (1843) renseigne comme propriétés importantes la « Campagne de Mr Vandebroeck » (chaussée de Neerstalle), la « Campagne de Mr Wijns », (château Zaman), la « Campagne de Mr Mosselman » (Parc Duden), le « Château de Mme Du Monceau » (château du Wijngaerd), le « Château de Mr Cornet de Ways-Ruart » (place de la Station), cette propriété a complètement disparu. Nous nommons par ailleurs les cités ouvrières disparues.

§ 2 — De vieux usages locaux

« Au XV^e siècle, la Ville de Bruxelles faisait confectionner, tous les ans, des habits de drap rouge pour les échevins de Forêt, afin qu'ils pussent assister à l'Ommegang de l'église du Sablon ».

— « C'est sur la place « den Driesch », grande pâture conduisant à la villa de M. Cornet de Ways-Ruart et à la station de chemin de fer qu'était jadis le banc sur lequel les échevins s'asseyaient pour rendre la justice. Il se trouvait entre la porte de l'Abbaye et la fontaine de Saint-Denis. »

— « Lorsqu'une exécution par la potence avait lieu à la Justice de Forêt, les habitants de ce village devaient se rendre en ces lieux, armés de piques et d'autres armes, enfin d'aider à élever la roue sur laquelle on étendait les criminels (XVI^e siècle) ».

— « Sur les hauteurs qui séparent Forêt de Stalle, existait un cabaret appelé « Vossegat » (la Tanière du Renard). Jadis, le peuple de Bruxelles se rendait à cet endroit, le mardi de la kermesse, et hommes et femmes, se prenant corps à corps, roulaient à qui mieux mieux sur un terrain communal d'environ deux hectares, qui était planté d'arbres et s'inclinait fortement vers le Sud-Ouest. Ces ignobles ébats attiraient encore, il y a un siècle, des milliers de personnes à Forêt, mais ils ont cessé peu de temps après la révolution de 1830 ».

— « En 1776, les revenus des pauvres, à Forest, s'élevaient à 732 florins et 90 rasières de seigle. Les comptes se rendaient aux échevins du lieu et au curé. Chaque année, une somme de 20 florins était allouée au maître d'école pour l'indemniser de ce qu'il instruisait les pauvres ». (1)

— « La Procession de Saint-Antoine ».

Vers les années 1872-73, alors que l'établissement de la ligne de chemin de fer de Luttre exigeait un remblai considérable, les terres furent prises près de la « Barrière ». Pendant les travaux de terrassement, la petite chapelle de Saint Antonius fut renversée et le malheureux Saint, amputé de plusieurs membres, jeté parmi les décombres dans le jardin de Christus. (Christus Grimau, tenancier de la maison de l'octroi).

(1) Histoire des Environs de Bruxelles. — A. WAUTERS.

Tant d'irrévérence à l'égard du respectable Saint devait immanquablement valoir de sérieux reproches et la statuette fut retirée de son ignoble réduit par les maraîchers qui avaient pour le Saint, une véritable vénération. Ils reconstituèrent la chapelle : Saint Antoine ne protégeait-il pas leurs bestiaux contre les épidémies ?

Heureux de posséder leur Saint Antoine, les maraîchers se réunirent pour fêter leur protecteur et dès ce moment, se forma la société de Saint Antoine l'Ermite qui devait perpétuer, par une cavalcade, la résurrection du Saint.

Cette pratique populaire a disparu avec le quartier. La statuette du Saint et les menus objets se rapportant à la procession sont encore conservés par un descendant du dernier président de la Société » (1).

— Dans un domaine moins humoristique, évoquons certaines funérailles populaires.

Il n'est pas d'usage, par ici, de veiller les morts. Les familles manifestent publiquement, par la pompe des funérailles, par le deuil vestimentaire et selon leur état de fortune, les regrets et le chagrin laissés par le défunt. Dans le cortège funèbre, précédés du corbillard, on voit d'abord les plus proches parents masculins, puis des membres plus éloignés de la famille, enfin les étrangers. Les proches parents féminins restent à la maison mortuaire pour attendre le retour des hommes, après l'enterrement. A la sortie du cimetière, les funérailles terminées, la famille s'aligne sur un rang et remercie d'une poignée de main tous ceux qui ont accompagné le mort jusqu'à sa dernière demeure. Après quoi la dite famille va boire un ou des verres dans le ou les cafés, en face du cimetière. On fait de même dans ceux qui se trouvent sur le chemin du retour vers la maison mortuaire. Et après avoir ainsi noyé leur chagrin dans force verres de bière, on dit que ces messieurs « ont vu le curé en blanc »...

— Le jour de Toussaint, il était de coutume, chez nous, de se réunir en famille, chez les parents, grands-parents, frère ou sœur aîné et de se rendre en groupe au cimetière, pour fleurir la tombe des morts.

Le soir, on mangeait des crêpes ou des graufres autour du feu. Cette habitude existe encore dans certaines familles.

— A propos de vieilles habitudes d'ordre culinaire, en voici qui ont encore eu cours à Forest et ailleurs jusqu'à la guerre de 1940.

Le lundi de la kermesse d'octobre, bien des Forestois qui, la veille, avaient dignement célébré la fête locale, parcouraient la foire aux bestiaux annuelle, en se réconfortant, dans certains cafés à l'aide de « fricadelles », boulettes de viande, offertes par les patrons. Cette spécialité alimentaire était d'ailleurs aussitôt arrosée de bon nombre de verres de « gueuze ».

Dans le courant de l'hiver, les cafetiers, l'un après l'autre, organisaient également, dans leur maison, une « grande kermesse annuelle aux boudins ». Les cafés se muaient alors en restaurants, pendant un ou deux jours, à la grande joie de leurs clients habituels et des brasseurs fournisseurs.

(1) N.H.C.F.

— Parmi les vieux usages locaux, voici deux traditions ancestrales en fait de médecine populaire. Le contact de certains objets est souvent considéré comme un remède infailible ; ainsi, passez sur un orgelet, une alliance en or pour autant qu'elle ait été bénite — et le mal disparaît très vite ! — De même, la chandelle fondue, étendue sur un papier fort, appliquée très chaude sur la poitrine, constitue également un traitement contre les rhumes récalcitrants.

— La fête du protecteur des enfants n'a pas toujours été célébrée à Forest. Il y a une trentaine d'années, on voyait encore, à la mi-carême, fêter « De Greef », personnage mythique qui distribuait aux gosses de grandes couques brunes et luisantes, en forme de bonhomme.

L'expression « de Greef » provient de la traduction de « Comte de la mi-carême » ou « de Graaf van halfvasten ». (1)

Lors de cette fête, les enfants allaient chanter, au seuil des maisons, pour obtenir quelque douceur, une complainte que j'ai recueillie de la bouche d'une vieille habitante de Forest :

*Vijgen en rozijnen
Wat hebt gij mij gebracht
Een kruittel van konijnen
En een roeitje van de kortenbosch
Waarmee ze slagen uw velleken los ».*

— Le jour de l'an, disent les uns, le jour de la Saint-Hubert, disent les autres, nous l'avons vu plus haut, l'Abbaye de Forest devait donner aux veneurs de la vénerie ducale à Boitsfort, « six grands gâteaux aux herbes (cruytkoeken), plus six paires de bas de laine blanche, dont trois devaient monter jusqu'aux genoux ».

— A la Sainte-Sylvestre, les enfants allaient également par les rues, de porte en porte, solliciter des friandises en chantant le petit refrain suivant (2) :

*Nieuwjaarke zoetjes
Ons verken heeft vier voetjes
Vier voetjes en eenen steert
Is dat nog geen wafel weerd
Is die wafel nog niet gebakken
Geef ons dan een kom petakken (3)
Zijn die petakken nog niet gereed
Geef ons dan een splinternieuw kleeed
Is dat kleeed nog niet genaaid
Geef ons dan een haantje dat kraait
Is dat haantje nog niet geboren
Geef ons dan en schupken kolen
Zijn die kolen nog niet gebrand
Geef ons dan een dikken vleeskant (4).*

(1) Cf. Tableau de F. De Braekeleer (1792-1883) au Musée Moderne : « le Comte de la Mi-carême ».

(2) « Tholembeek » — M. PEREMANS.

(3) petakken = pommes de terre ; corruption du mot « patates ».

(4) kant = tartine.

Puisque nous en sommes au chapitre des enfants, rappelons encore quelques jeux disparus ou en voie de disparition. Certains sont vieux comme la rue même et on peut les découvrir sur le célèbre tableau que Pierre Breugel peignit en 1560, intitulé « les Jeux d'enfants ».

Autrefois, les enfants d'une même rue, d'un même quartier parfois, s'adonnaient très souvent à des jeux collectifs.

Un jeu de saute-mouton, avec des « fantaisies » telles que le « kwak » et le « bloemzak », ralliait en général beaucoup de suffrages ; il s'appelait « Broek over drie ».

« Bich op tafel » était un jeu d'adresse consistant à culbuter, de loin, à l'aide d'une pierre, un pot à conserves placé en évidence sur un pavé ou une boîte quelconque ; le détenteur du pot devait poursuivre les lanceurs en cas de réussite ; le poursuivi, atteint, devenait détenteur à son tour.

Une autre variété du jeu de saute-mouton était le fameux « Een, twee, drie, poeter klach af » ! qui attirait les gamins les plus hardis. Le rôle dangereux était tenu par celui qui, le dos appuyé à un mur ou un arbre, servait d'amortisseur.

On ne voit plus guère davantage jouer « aux quatre arbres », ni au « klachdop », cette petite toupie qu'on fait tourner à l'aide d'un fouet, jeu appelé « jeu de sabot ». De même, où joue-t-on encore à cet autre jeu d'adresse qu'on appelait « Pikke Notje » et qui consistait à faire rebondir, à l'aide d'une planchette à manche (souvent la planche à pain de la maman), un bâtonnet à bouts effilés, puis à l'envoyer au loin d'un « drive » ou d'un « revers », comme au tennis !...

Les filettes semblent aussi avoir oublié le « diabolo » et le cerceau.

Dans les jeux collectifs, lorsqu'on admettait des enfants plus petits, ils étaient déclarés « kiekiebich », c'est-à-dire « hors-concours ».

Chez les adultes, le jeu de palet est aussi presque complètement abandonné. Le jeu de quilles en plein air, qui existait dans la plupart des estaminets de la banlieu, a été remplacé par un ou deux « bowling ».

§ 4 — Etymologie populaire

Autrefois, les rivalités de ville à ville, de village à village, voire de quartier à quartier étaient parfois fort vives et très fréquentes. Elles s'accompagnaient d'un dédain réciproque qui se traduisait par de méprisantes dénominations, parfois ridicules, parfois vexantes. Aux habitants de Forest échut le titre « De Hondenfreters van Vorst », ce qui se traduit par ce compliment : « les mangeurs de chiens de Forest ». Ce sobriquet devrait sa naissance au fait qu'à l'occasion — si l'on peut dire — d'une grande famine, les Forestois auraient été acculés, puis réduits, à manger leurs chiens, pour ne pas mourir de faim. Cette tragique extrémité ne les a pas épargnés de la risée populaire des environs. On raconte aussi qu'un boucher du village ayant à diverses reprises été victime de vols de viande, se vengea sur les coupables présumés par un tour à sa manière et qui était victime ; un jour, il abatit secrètement un de ses gros chiens de trait, le dépouilla en homme de métier, et l'exposa en vente. Nuitamment, les

voleurs vinrent décrocher la bête et la mangèrent. D'où le nom de mangeurs de chiens, resté aux Forestois. Une autre version est celle qui prétend que les habitants de Forest mangeaient des chiens « ramassés » dans le canal ! « De là, la classification de la Commune, aux côtés de Termonde et d'Ixelles, comme ayant les chiens pour plat favori. On sait, en effet que les Ixellois ont aussi comme surnom celui de « Hondenknagers ».

Un autre sobriquet collectif local est celui de « Wannes » = les « Jeans », appellation désignant les catholiques. Les membres de la fanfare catholique Sainte-Cécile ne sont pas dénommés autrement que sous ce nom (1).

Mais, comme chacun sait, les sobriquets ne sont pas limités à des ensembles d'habitants. La vie de famille qui est menée par les villageois fait que chacun se connaît intimement ; on se désigne par le prénom et pour ne pas confondre les différents Pierre et Paul, on leur adjoint une épithète retraçant brièvement soit le nom des parents, soit la profession, soit le lieu d'origine, soit les travers physiques ou moraux.

Il n'y a pas si longtemps de cela, Forest était encore un village. C'est ce qui explique qu'on y trouvait et trouve encore des sobriquets nombreux dont je citerai quelques-uns en les commentant.

« Stapedaf » (stap het af) était celui d'un vicaire à la démarche fouguese. « Pie Keek » était celui de Pierre le Marchand de volailles. Il y avait — ou il y a encore — « De Wulle » (de Wilde, le Sauvage), « Rosse Kobe » (Jacques le Roux), « De Zwette » (de Zwart, le Noir), « De Witte » (le Blanc), « Den Dikke » (le Gros), « De Lange » (le long), Jef de Mannemaker » (Joseph le faiseur de paniers, le vannier), « De Kees » (le Fromage) nom donné à un enfant originaire de Droogenbosch, notre voisine, dont les habitants se livrent à la fabrication et au commerce de cet aliment à l'odeur pénétrante ; ces habitants portent, par ailleurs, le pseudonyme de « Keeskrabbers » ou les Gratteurs de Fromage. « Klot in 't Haor » est sans doute une déformation de : « Mot in 't Haar » ce qui signifie « mite dans les cheveux, mais désigne un autre vicaire dont la chevelure présentait des vides ça et là ; « Jan den Bult » (Jean le Bossu), « De Kozze » (le Cousin) « Liese den Belch » (Elise « le » Belge), « Victor van 't Facteurke » (Victor du petit Facteur), « Jeanne Patat » (Jeanne la marchande de pommes de terre), « Dolf Mostaort » (Adolphe Moutarde), « Luie Susse » (François le Paresseux), « Zotte Jeanne » (Jeanne la Folle), « Lowé Vesch » (Louis Grenouille), « Jan Vlek » (Jean fer blanc, le ferblantier), « Jan Gelas » (Jean verre, le vitrier), « Dieserei de Schaliedekker » (Désiré l'ardoisier), « Pitje de Schrijnwerker » (Pierrot le menuisier), « Ware Paoter » (Edouard le Père), « Jan den Bekker » (Jean le Boulanger), « Jef de Smet » (Joseph le Forgeron), « Lowé van 't Kerkhof » (Louis du cimetière), « Félix de Plekker » (Félix le Plafonneur), « Wannes de Melkboor » (Jean le Laitier), « Hanke Boein » (Petit Henri Haricot) « Marie uit den Bempt » (Marie du Beemd), « Mariake van de Wasses » (Marianne de la Blanchisseuse), « Lomme van Clément van de Champetter » (Guillaume (fils) de Clément (fils) du Garde Champêtre), « Louitje de Leugenoat » (Petit Louis le menteur). Voici un sobriquet où se fait sentir l'influence naissante du français et des stationnements prolongés dans les cafés : « Jef Matin » (Joseph... Matin), parce qu'il ne rentrait jamais que « le lendemain de la veille ». On n'a pas trouvé de sobriquet flamand pour ce coiffeur d'origine wallonne dont l'amabilité envers sa clientèle parut extraordinaire aux Forestois et qui reçut, comme surnom, les mots qu'il adressait si volontiers aux autres : « Mon cher Client ».

(1) J. Th. DE RAADT — Les Sobriquets des Communes Belges (Blason populaire). Bruxelles 1903.

Complétons la liste — et le Lecteur me pardonnera les surnoms oubliés :

« Tichke Paoot » (Tichke = diminutif de Baptiste ; paoot = poort = grand'porte, porte cochère), « Cafeiboentje » = graine de café (pour un négociant en cafés) ; « de Pap » du nom de famille Pappaert ; « Paraaïke » = petit poireau (pour un maraîcher) ; « Wis Kezze » = Louise Bigarreau (marchande de fruits) ; « Jef Sossis » (pour un garçon qui zézayait) ; « Pie Parapleu » (pour un marchand de parapluies) ; « Zwette Nette » (pour une ménagère malpropre) ; « Zotte Polle » (pour un épileptique), « Menne » = garçon ; « Pie Baraque » (pour avoir habité le Café de la Baraque) ; « Liske Striep » (pour la tenancière d'un estaminet qui servait à ses clients des « striep » ou petits verre, en les accueillant par ces mots : « e » stripke, Piereke ? », « e » stripke, Bèreke ? » « Bère Signoor » (un ex-Anversoïse) ; « den Halve Man » = le demi-homme, était ou est encore le surnom d'une femme aux allures masculins ; « den Brusseleer » (le Bruxellois) ; « Woïke Biet » (petit François Betterave).

Puis-je donner ici un ou deux exemples de la spontanéité avec laquelle, au moindre incident, les Forestois vous « collent » un surnom désormais définitif ?

Autrefois, un certain jeu populaire pratiqué à l'occasion des kermesses de quartier, consistait en un transport original : les femmes véhiculaient leur mari à l'aide d'une brouette, en guise d'épreuve de vitesse, d'endurance et d'adresse. Un jour, il y a de cela une cinquantaine d'années, une compétition de ce genre valut à un Forestois le sobriquet de « Pitje Water » (Pierrot Eau), sa femme l'ayant, après un pari, culbuté froidement dans les eaux de la « Maelbeek » !

A une époque plus rapprochée, on trouve un autre exemple de cette spontanéité étymologique. On venait de créer à Forest les braderies, espèce de fête de rue rappelant les foires commerciales du temps de la splendeur communale dans les Pays-Bas. Au cours de l'une d'elles, organisée par les commerçants de la chaussée de Bruxelles, devait se dérouler, parmi d'autres réjouissances publiques, un combat de taureaux ! Deux volontaires s'étaient offerts pour figurer l'un la tête, l'autre l'arrière-train du taureau. Au cours du cortège précédant le combat, l'un des deux personnages fut pris d'un beau soin, ce qui donna lieu à un quiproquo des plus hilarants, le taureau ayant dû être scindé et les acteurs reconnus. Bref, longtemps après cette braderie, les deux compères ne furent plus désignés que sous les noms de « De Kop van de Stier » et « 't Gat van de Stier » !

J'allais oublier le cas de ce nouvel agent de police qui exerçait sa profession avec tant de zèle qu'il ne tarda pas à être appelé « Paktalleman » (Prend-tout-le-monde) par la population du bas de Forest.

Cette manie du sobriquet conduit parfois à des cas tout-à-fait curieux, tel celui que m'a conté, l'autre jour, un collègue.

Un habitant d'Uccle, un nommé Sol, remarquable par sa nonchalance, s'était attiré l'épithète « lamme », d'où « Lamme Sol » c'est-à-dire « Sol le Paralytique ». Mais Lamme Sol avait un fils prénommé Henri, ce qui, comme chacun sait, se dit en patois et en abrégé « Ré ». C'est ainsi que Henri Sol était connu sous le sobriquet de « Ré van Lamme Sol », ce qui fait somme toute, un nom assez musical... vu qu'il se prononçait « Réfalamisol » Dans cet ordre d'idées il y eut aussi à Forest une « Jeanne Van Lie van Susse van Julie »...

Pour finir, un sobriquet lointain.

Avez-vous déjà entendu parler de Monsieur Melchior De Coster ? Non ? Voici son histoire :

Pendant la domination française, le village de Forest servit de repaire à l'un des chefs de « binders » ou garroteurs, qui infestaient le département. Longtemps, ce brigand échappa à la justice. Finalement, le guet put lui mettre la main au collet en Brumaire de l'an V, alors qu'à la faveur d'une nuit sans lune, il sortait du bureau du receveur des poids de la ville, en emportant un sac gonflé d'écus. On trouva chez lui des armes, des rossignols, tout un arsenal de cambrioleur. Il s'appelait Melchior De Coster dit « Melke den Dief »... (1)

(1) H. E. B.

J. P. VOKAER

Par les rues de FOREST

ETUDE SUR LA TOPONYMIE LOCALE

Préface de
G. D. PERIER

Illustration photographique de
J. P. ROBYNS

Imprimerie & Edition
A. CANTRIN, BRUXELLES

1954

ABREVIATIONS
DES PRINCIPALES REFERENCES (1)

A. C. F.	=	Archives Communales de Forest.
A. E.	=	Archives de l'Eglise.
A. R.	=	Archives du Royaume.
V. D. M.	=	Atlas cadastral Vandermaelen.
Ev.	=	Everaert (Plan de 1790). (C.J. Everaert, géomètre du Conseil souverain du Brabant).
H. E. B.	=	Histoire des environs de Bruxelles. — A. WAUTERS 1855.
O. N. L.	=	Origine des Noms de Lieux des environs de Bruxelles. — A. CARNOY.
N. H. C. F.	=	Notes historiques sur la Commune de Forest (2). — M. VAILLANT.
M.S. G.	=	Monographie de Saint-Gilles. — F. BERNIER 1904.
B. V.	=	Bruxelles, esquisse historique. — L. VERNIERS 1941.
C. T. B. E.	=	Carte topographique de Bruxelles et environs 1843.
E. M. B.	=	Exploration du Milieu Bruxellois. — L. VERNIERS et J. MULLER, (Liège 1939).
G. H. D.	=	Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles. — A. COSYN
T. V.	=	Toponymie van Vorst-bij-Brussel. — L. VERNIERS. (Eigen Schoon en de Brabander, 1943).
H. F. S.	=	Histoire de la Forêt de Soignes. — SANDER PIERRON (Brux. 1905).
H. V. B.	=	Histoire de la Ville de Bruxelles. — Alex HENNE et Alph. WAUTERS 1845.

(1) Voir bibliographie plus abondante à la fin de l'ouvrage.
(2) Notes dactylographiées obligeamment prêtées par leur auteur.